

Récit de Fabrice Blée « Sur les traces d'Henri Le Saux - Première partie »

Récit de Fabrice Blée « Sur les traces d'Henri Le Saux »

Mon cinquième séjour en Inde, du 16 décembre 2009 au 20 janvier 2010, avait pour but de participer au colloque international sur Henri Le Saux à l'ashram du Saccidânanda que ce dernier fonda en 1950 avec Jules Monchanin. Je m'y rendais pour la première fois; j'en connaissais pourtant l'existence depuis presque 20 ans, ayant en outre l'habitude d'en parler à mes étudiants. C'est dire que je donnais à ma visite à l'ashram un sens particulier, l'envisageant comme un pèlerinage; je partais sur les traces de Le Saux avec l'intention de communier davantage à son esprit avec lequel je m'étais déjà quelque peu familiarisé à travers ses écrits. C'est pourquoi je suis arrivé à Shantivanam trois semaines avant le colloque afin de vivre au rythme de l'ashram sans autre objectif que de sentir la terre foulée un demi siècle plus tôt par le moine Breton, sans autre but que de me mettre à l'écoute du secret de l'Inde dont il fait le lieu de son accomplissement et celui de l'Église.

Mais quel est donc ce secret? Il serait bien imprudent de tenter de le nommer ou de s'en faire une idée précise. Mieux vaut se borner à en décrire la voie qui n'est autre que le silence. On pourrait certes s'en étonner, car l'Inde est sans doute le pays à éviter pour quiconque recherche le calme. Le bruit y est omniprésent; de jour comme de nuit, l'ouïe est sollicitée que ce soit par les klaxons dont l'utilisation est constamment encouragée, par l'aboïement des chiens errants qui souvent règlent leur compte à la tomber du jour, par le muezzin qui appelle à la prière ou encore par les haut-parleurs des temples hindous projetant à tue-tête des chants sacrés dès les petites heures du matin. Je ne pouvais que constater le contraste une fois de retour au Canada. Comment donc expliquer l'éloge du silence chez Le Saux comme le don de l'Inde? En réalité, le silence qui l'a tant marqué ne se définit pas comme une absence de bruit. Il s'agit bien plus d'une qualité d'absorption, d'un état de paix et de grâce, d'une présence enveloppante qui invite à mourir à soi. Or, ce type de silence peut être «entendu» sur la place publique, dans l'agitation du quotidien. Le bruit ne l'affecte pas, au contraire il en est le gardien. L'Inde ne dévoile pas son secret facilement, n'hésitant pas à nous

faire passer par des chemins détournés ou des voies sans issue, à nous mettre à l'épreuve pour le mériter, à se jouer de nous en usant de ses atours pour obscurcir la vue là où l'on pense y voir plus clair.

L'Inde séduit pour le meilleur ou pour le pire. Elle fait tourner les têtes; elle procure l'ivresse qui tantôt libère, tantôt paralyse. Au-delà des idoles, des prétendus gourous, des faiseurs de miracles, c'est la simplicité et le renoncement qu'elle reconnaît et récompense. C'est du cœur simplifié dont elle prend soin en l'amenant à se débarrasser des derniers liens qui l'entravent par des voies souvent surprenantes. «L'Inde ne se donne qu'à ceux, écrit Le Saux, qui ont accepté de s'arrêter et qui longuement et humblement, ont penché leur oreille pour écouter de tout près les battements de son coeur, qu'à ceux qui déjà ont pénétré assez avant en eux-mêmes, au sein du fond, pour y entendre au plus secret de leur coeur le secret que l'Inde inlassablement y murmure pour eux, par la voie ineffable du silence. Car le silence est le langage suprême en qui l'Inde se révèle... et délivre son message essentiel, son message d'intériorité, son message du Dedans.»

Pour le moine Breton, c'est à Tiruvannamalai – à environ quatre heures de route de Shantivanam – que ce message s'est fait particulièrement entendre, en la présence de Râmana Maharshi et dans l'ancre d'Arunâchala, décrit par les Purâna comme la manifestation de Shiva. Le sage et la montagne représentaient pour lui deux aspects de ce mystère qui l'appelait irrésistiblement à entrer plus avant dans la guhâ, dans l'abîme de son propre cœur. Je ne pouvais manquer l'occasion de me rendre en ces lieux qu'il identifiait à la terre de sa «naissance spirituelle». Quel est ce mystère par lequel il a été saisi et dont il parle tant? «Qui a connu Arunâchala, précise-t-il, sait la vérité totale de tout ce qu'a dit de lui Râmana. C'en est fini du cœur qui, ne fût-ce qu'un instant, s'est arrêté à écouter le susurrement d'Arunâchala.»

Pour mieux comprendre Le Saux, je devais me laisser approcher par Râmana et Arunâchala. Quelques mois avant mon départ pour l'Inde, je recevais la permission de séjourner cinq nuits au Sri Râmanasramam. Je suis arrivé à l'ashram le 4 janvier vers 15h30. La route entre Kulittalai et Tiruvannamalai est très bonne

– c’est même la première fois que je vois une route aussi belle en Inde... avec péage... ça rassure l’Occidental que je suis! Comme si un péage venait ajouter un peu d’ordre sur les routes indiennes... Il est vrai qu’à l’ashram, j’avais été prévenu, l’accueil n’est pas des plus chaleureux, même si il n’est pas non plus glaciale. Je suis surpris du reste que la personne chargée de me faire remplir le formulaire destinée à la police ne prenne pas la peine de vérifier ma réservation. Après quelque temps d’attente, très raisonnable compte tenu de la taille de l’ashram et du grand nombre d’invités qui y convergent – janvier étant le mois le plus fréquenté de l’année –, on me conduit à ma petite maison, identifiée par le code A-4, située un peu en retrait, aux abords d’un sous-bois, proche d’un linga dont la forme et l’emplacement retiennent particulièrement mon attention.

Après avoir déposé mes affaires, la première chose que je fais est de prendre connaissance de l’horaire et d’explorer le site afin d’y trouver mes repères. Très vite, je tombe sur le samâdhi (monument funéraire) de Râmana; je me place alors devant sa statue, grandeur nature, et l’imagine de son vivant, laissant nos regards se croiser. Le darshan est sans doute l’une des voies les plus directes par lesquelles se communique le mystère du cœur. Par ailleurs, Râmana n’a-t-il pas assuré à ses disciples qu’il serait toujours là parmi eux même après sa mort? L’effet ne tarde pas à se faire ressentir; une chaleur s’élève des entrailles et l’esprit se dégage comme un ciel qui s’éclaircit après la pluie; une paix s’installe rapidement. Je fais trois fois le tour du samâdhi en m’insérant parmi les dévots dont le flot incessant et circulaire ajoute au caractère sacré des lieux. Puis, je m’assois par terre dans un recoin, à environ cinq mètres du côté gauche de la statue de Râmana.

Je reste là en méditation jusqu’au moment où les prêtres entonnent un chant issu des Vêda, un chant prenant, brute, envoûtant, qui se déverse sans interruption dans un rythme rapide comme le va et vient continu des vagues d’une mer agitée venant se briser sur la rive, avec comme double effet de l’user et de la connecter aux profondeurs océanes. Peu après avoir écrit ces mots, en relisant Le Saux, je découvre avec joie combien, des décennies plus tôt, il fut lui aussi touché de façon similaire par ces chants: «C’était la première fois, confie-t-il, que j’entendais cette psalmodie envoûtante, fortement rythmée et se balançant sur trois ou quatre notes.

Cela se reportait loin, très loin dans le temps, jusqu'aux ermitages des Sages, des Rishis d'antan, qui, le soir dans leurs forêts, au moment où le soleil disparaissait derrière l'horizon et que montait la flamme du feu sacrificiel, chantaient déjà ces mêmes strophes et les confiaient à leurs disciples pour les générations de croyants qui sans fin se succéderaient sur le sol de Bharat... Ces hymnes védiques, même quand le sens extérieur échappe, ont une force de pénétration unique, chez qui du moins se laisse ouvrir au-dedans à leur incantation. Issues, dirait-on, des sources archétypales même de l'être, c'est jusqu'en ses sources les plus cachées qu'elles entraînent irrésistiblement celui qui les chante tout comme celui qui les entend.»

Le lendemain matin aux petites heures, je prévois arpenter les sentiers d'Arunâchala et me rendre à la grotte de Virupaksha où Râmana séjourna 16 ans. Mais il en sera autrement! À mon réveil, envahi par une ivresse venue je ne sais d'où, je me rends vite à l'évidence que la rencontre avec la montagne doit être repoussée et que le mieux à faire à ce moment est de rester immobile en habitant pleinement l'état qu'il m'est donné de vivre. Je n'ai plus le contrôle, je laisse donc les choses advenir d'elles-mêmes! Après plusieurs heures, je me sens à nouveau capable de vaquer ici et là, mais cette fois-ci c'est l'envie qui manque. Je suis tout simplement bien là où je suis; je m'installe sur un muret, non loin de ma petite maison, à l'ombre d'un arbre de taille imposante, happé du dedans, regardant de temps à autre ce qui se dessine devant moi.

C'est finalement le 6 janvier que je prends la direction de la grotte de Virupaksha. Je m'y installe à 8h00, moment où le gardien l'ouvre au public. La qualité de recueillement y est telle que je choisis d'y revenir à la même heure les jours suivants. Le Saux a raison, Arunâchala suspend le temps et, par la voie du silence, transmet le message de l'Inde.

Shantivanam, la «forêt de la paix», est également propice à l'écoute de ce message. C'est du moins l'expérience que j'en ai. Je m'y suis très vite senti en terrain familier, étonné de la capacité d'absorption qui s'y dégage et qui fait de la prière une simple mise en présence du Mystère. Combien avais-je hâte chaque jour de m'asseoir sans aucune limite de temps sur le seuil de ma hutte située aux

abords d'un champ de canne à sucre au-delà duquel se laisse deviner la Kaveri, le fleuve sacré du sud de l'Inde. À mon avis cette disposition à la prière demeurera même après l'inauguration de cette autoroute encore en construction qui longe l'ashram et inquiète les esprits, car rappelons-le ce n'est pas le bruit qui fait obstacle au silence, mais le refus de se connaître soi-même. Shantivanam a encore de beaux jours devant lui.

Si je tiens à le préciser c'est qu'il est courant de dire qu'à la mort de son gourou, Bede Griffiths en l'occurrence, l'ashram n'a plus sa raison d'être. Or, lors de mon séjour, j'ai découvert une communauté camaldule active, composée d'une dizaine de membres, dont le service rendu est précieux à plusieurs égards. En plus d'employer une trentaine de villageois et de s'impliquer dans des œuvres sociales, l'ashram accueille des visiteurs, en majorité des Occidentaux en recherche spirituelle, certains plus attachés que d'autres à leur foi chrétienne, avec cependant cette ouverture d'en questionner les fondements et de la relier aux autres univers religieux. C'est particulièrement auprès d'eux que Shantivanam a sans doute un rôle important à jouer; s'il ne s'agit plus d'un ashram au sens strict – c'est-à-dire un lieu où des disciples se regroupent autour d'un maître compris comme un être éveillé en mesure de susciter l'éveil chez d'autres – il peut néanmoins s'affirmer comme centre de ressourcement et de discernement pour une population occidentale qui souvent ne connaît de l'Inde que l'univers des ashrams où, rappelons-le, il est facile de s'égarer et de tomber aux prises de gourous aux intentions douteuses. En vertu du charisme de ses trois « prophètes » (Monchanin, Le Saux et Griffiths) et de ceux qui aujourd'hui leur succèdent (George, Martin, Paul et Augustin), l'ashram est un lieu idéal pour vivre une foi en recherche d'équilibre entre justice sociale, intériorité et ouverture à l'altérité religieuse. Il offre de plus l'espace pour engager une réflexion sur cette façon prometteuse d'être chrétien grâce notamment à leur bibliothèque, aux enseignements du frère Martin et à leur capacité d'accueillir colloques et symposium.

Notons ici que Shantivanam bénéficie dans sa tâche du support et de l'hospitalité de l'ashram Ananda, situé juste en face et dirigé par sœur Marie-Louise, indienne pour qui le français est aussi naturel que l'anglais. C'est en collaborant étroitement

que les deux ashrams ont permis la tenue du colloque sur Le Saux, accueillant 40 participants durant six jours, en provenance d'Europe, d'Amérique du Nord, d'Australie et d'Inde. C'est un événement en soi que d'avoir réuni autant de personnes d'origines et de milieux divers : se sont côtoyés universitaires, swami, sannyasi, laïcs, prêtres et moines, tous ayant un intérêt particulier pour la vie et l'œuvre de Le Saux. Le témoignage de ceux qui l'ont connu en personne et le discours de ceux qui n'ont pas eu cette chance se complétaient efficacement, leur interaction étant propice à ajuster parfois et enrichir dans tous les cas les perspectives des uns et des autres.

À l'issue de la rencontre, deux choses m'ont particulièrement frappées; la première est de voir combien Abhishiktânanda eut un impact profond chez certains Indiens, hindous et chrétiens; combien leur a-t-il permis, à leurs dires, de ressaisir dans leur vie de foi des aspects essentiels de l'âme indienne. Cela me conforte au moins dans l'idée qu'entre le christianisme occidental et l'Inde hindoue, en matière d'intériorité et de prière contemplative, la relation n'est pas toujours à sens unique, qu'il peut y avoir échange véritable et fécondation mutuelle.

Le second point prend plutôt la forme d'une critique. Je reviens au Canada avec la conviction qu'il est trop tôt, si tant est que cela doit se faire, de systématiser la pensée de Le Saux, de figer ses propos et son expérience dans des catégories théologiques claires et univoques. Il me semble qu'à plusieurs moments, trop souvent à mon sens et surtout lors des échanges faisant suite aux discussions, on a raté l'occasion de se mettre à l'écoute de Le Saux, trop occupé à débattre soit pour défendre l'héritage occidental de la théologie chrétienne, soit pour dénoncer les injustices liées au système des castes. Même si cela est en soi instructif et légitime, révélateur de préoccupations réelles, il reste que, ce faisant, la rencontre manquait parfois à son objectif de trouver un équilibre entre raison et expérience, entre articulation et intériorité.

Car au fond Le Saux ne nous invite-t-il pas, plutôt que de continuer à faire de la théologie qui s'érige en système sur des bases rationnelle et dogmatique, à ancrer

l'acte théologique dans la grotte du cœur (guhâ), dont seule l'expérience en conformité avec la tradition permet d'avoir une connaissance réelle? Sa contribution n'est-elle pas, plutôt que d'apporter de nouveaux éléments à notre édifice théologique, de faire de la théologie autrement, en étant enraciné dans le silence de l'Esprit du Christ, tout en revêtant l'humilité du chercheur qui ne cesse de s'éveiller à la présence mystérieuse du Dieu vivant?